



© Sergio Larrain / Magnum Photos.

Londres,
Angleterre,
1959.

VAGABONDS

par **Bastien Manac'h**

Lui n'en demandait pas tant. Comédien ambulant, peintre raté, fils d'un charron de Libourne, il s'était simplement résolu à rester caché sous le drap noir de sa chambre photographique pour faire, à la façon d'un petit artisan discret et méticuleux, l'inventaire systématique des rues du Paris de 1900. Traînant, vêtu d'un pardessus râpé, son matériel sur le dos, comme un escargot sa maison de coquille. « *Ce ne sont que des documents, des documents que je fais* », écrit-il un jour au surréaliste Man Ray, qui veut l'exposer.

La « météorite » Larrain, dixit Agnès Sire, la directrice artistique de la Fondation Henri Cartier-Bresson, est née à Santiago en 1931, quatre ans après la mort d'Atget. Ce n'est pas au Chili, mais en Europe que ce fils de notables éclairés devient – après des années de doutes et d'errance et la réalisation d'une œuvre fulgurante dans les années 1950 et 1960, symbolisée par son travail sur Valparaíso – un artiste célébré par les aficionados, un gourou mystique de la photographie dont on se partage les trésors en chuchotant. Sur le chemin de Londres, où il se rend dans le cadre d'une résidence financée par le British Council, le Chilien s'arrête à Paris pour rencontrer Henri Cartier-Bresson, avec une lettre de recommandation de René Burri. Magnum deviendra pour quelque temps sa nouvelle famille. Déçu par l'impuissance de la photographie à dire le monde et surtout à le changer, Larrain ne reste pas longtemps à l'agence. Sa modestie, sa timidité, son horreur de l'ego lui font tôt fuir les commandes, les reportages, les expositions, la célébrité, le marché. Comme Atget, il n'était pas un artiste revendiqué. A partir des années 1970, Larrain abandonne peu à peu la photographie pour se consacrer au yoga, au dessin, à la méditation et à l'écologie. Vivant en ermite dans son village de Tulahuén, près d'Ovalle, au Chili, il chérit sa solitude et son isolement et laisse ses admirateurs s'occuper du mythe.

Ces deux livres rendraient sûrement fier Xavier Barral, éditeur inspiré disparu en 2019 et dont l'équipe a repris le flambeau. Ils nous montrent qu'au-delà des trajectoires il est possible d'imaginer deux rêveurs dialoguer, sur des détails, des éclairages, des cadrages plus ou moins sophistiqués. Mais aussi sur la vocation de la photographie et sur cette mélancolie urbaine qui gagne les photographes quand ils transforment la ville en univers poétique total et secret. ■
Londres. 1959, de Sergio Larrain, éd. Atelier EXB, 176 p., 39 €. Voir Paris, d'Eugène Atget, éd. Atelier EXB, 224 p., 42 €.



A voir : « Eugène Atget. Voir Paris », exposition à la Fondation Henri Cartier-Bresson, Paris III^e, du 17 novembre 2020 au 21 février 2021.

Dans le flot des sorties littéraires, certains ouvrages permettent de se recentrer sur les fondamentaux. Deux opus publiés cet automne en marge d'expositions à la Fondation Henri Cartier-Bresson sortent du lot en revisitant l'œuvre de deux promeneurs solitaires : Eugène Atget et Sergio Larrain. A un demi-siècle d'écart, fidèles à cette relation quasi métaphysique qui unit depuis toujours les photographes à la ville, ils ont, à leur manière, signé un travail mémorable sur ces monstres urbains que sont Paris et Londres.

Trois générations séparent Atget de Larrain. Et pourtant ils se retrouvent, à bien des égards, sur le chemin du vagabondage photographique. L'un dans les rues d'un Paris épargné par les ambitions d'Hausmann ; l'autre dans une visite de Londres pendant l'hiver 1958-1959. Mais ce n'est pas tout. Le Français comme le Chilien ont été emportés malgré eux dans les tourbillons (et vers le panthéon) de l'histoire de la photographie du XX^e siècle.

Dans les années 1920, les épreuves d'Atget tombent entre les mains d'une jeune étudiante américaine. Apprentie de Man Ray, elle s'appelle... Berenice Abbott. Elle ne résiste pas à cette figure d'un Paris disparaissant et pittoresque qui n'a jamais cessé de faire fantasmer l'Amérique, ce pays où l'histoire n'existe pas. Après la mort d'Atget, elle rentre au bercail avec, dans ses bagages, son fonds d'atelier : tirages, albums, négatifs. C'est là-bas, aux Etats-Unis, et non en France qu'Atget devient plus qu'un maître, un précurseur exotique du modernisme, un père fondateur célébré par les petits jeunes qui démarrent – Walker Evans, Edward Weston, Lee Friedlander, Ansel Adams – et les plus grands auteurs, dont Walter Benjamin.